

DIALOGUER AVEC LA NATURE

Cet ouvrage existe sous forme de eBook avec les illustrations en couleurs et une mise à jour plus complète sur le site de l'Arbre d'Or.

www.arbredor.com

Pour les lecteurs du présent livre, le eBook est offert à prix réduit.

Prix et condition, contactez : dialoguer@arbredor.com

ISBN : 978-2-88892-099-1

Copyright © 2010 by Éditions Xenia
C P 395, 1800 Vevey, Suisse.

www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com

Tel : +41 21 921 85 05 Fax : +41 21 921 05 57
skype : xeniabooks

Hélène Bernet

Dialoguer avec la nature

CLEFS SENSITIVES DES THÉRAPIES
TRADITIONNELLES ET QUANTIQUES

Cet ouvrage est une version revue et amplifiée
d'un mémoire universitaire présenté sous le titre

ETHNO-ÉNERGÉTIQUE

BASES BIO-SENSIBLES DES THÉRAPIES TRADITIONNELLES

pour l'obtention du grade d'un D.U. en Anthropologie de la Santé Publique

Paris XI (Kremlin-Bicêtre)

Année 2006 / 2007

Xenia

*Je remercie les professeurs et amis
qui ont contribué, par leur lecture attentive,
stimulante et constructive,
à dynamiser cet ouvrage.
Je dédie ces notes à tous les jeunes et moins jeunes,
leur souhaitant de mieux vivre sur Terre.*

RÊVE ET RÉALITÉ

Avez-vous jamais rêvé d'être accompagné
d'un chat goûteur ou d'un chien renifleur
pour éviter les embûches ?

d'une diététicienne et d'un gastronome
pour mettre de la musique dans votre assiette ?
d'un sourcier pour choisir le site du sommeil ?
L'accompagnant en puissance, c'est vous-même,
maintenant ou plus tard !

Montrer « Pourquoi », et le début du « Comment »
tel est le premier objet de cet ouvrage.

Le second objet sera présenté en son temps...

Préface

À partir d'un mémoire d'Anthropologie de la Santé que j'ai dirigé et qui fut soutenu à l'Université du Kremlin Bicêtre (Paris) en 2006, Hélène Bernet a choisi de faire un ouvrage qui traite d'un problème rarement abordé dans les enseignements classiques de cette discipline, celui de la *biosensibilité*.

L'auteur met ainsi en évidence la capacité du corps à réagir à des influences externes de telle sorte qu'il devient le principal outil pour discerner ce qui lui est favorable ou non.

C'est à la suite d'un parcours atypique que cette juriste de première formation, curieuse devant l'Éternel, s'est intéressée au hors piste universitaire que sont : la géobiologie, la pollution électromagnétique, la kinésiologie, l'effet Kirlian, la radiesthésie, etc.

Pour comprendre ces phénomènes elle a été amenée à faire le grand écart entre la biologie, animale ou végétale, et la mécanique quantique.

La vision que nous offre cette dernière, née dans les années 20, associe une onde à toute particule ; ce qui signifie qu'une particule est à la fois matière et vibration (dualité onde-corpuscule des physiciens).

Désormais l'atome résulte de l'alliance de la mécanique, du monde des ondes, de celui du magnétisme et de l'électricité.

Longtemps séparés, le monde des ondes, celui de l'électricité, du magnétisme se sont unifiés au XIX^e avec l'électromagnétisme développé par James Clerc Maxwell. La lumière est alors une onde électromagnétique faite d'un champ électrique et d'un champ magnétique. Un courant électrique crée un champ magnétique et un déplacement de champ magnétique crée un champ électrique. Du fait de cette dialectique les physiciens ont introduit le concept de « champ électromagnétique ».

On retrouve ce concept dans le domaine du vivant, où cette fois on parle de biochamp. La membrane qui entoure la cellule, ani-

male ou végétale, comporte des petits pores ou canaux ioniques qui autorisent, de part et d'autre, le mouvement d'ions inorganiques (atomes présentant une ou plusieurs charges électriques positives ou négatives), tels que les ions sodium, potassium, calcium, magnésium et chlore. Il transite de l'ordre de 10^7 à 10^8 d'ions inorganiques par seconde. Ces flux ioniques génèrent un potentiel transmembranaire énorme de 10 millions de volts par mètre ! Certains biophysiciens parlent, à propos de la membrane cellulaire, de « biocondensateur ».

Les cellules s'organisent en tissus, qui eux mêmes forment des organes. C'est donc ainsi que notre corps est parcouru d'une myriade de courants ioniques endogènes qui génèrent des champs électriques faisant de notre physiologie une électrophysiologie.

L'activité neuronale, neuromusculaire, cardiaque, les sécrétions glandulaires, les fonctions des membranes cellulaires, la croissance, le développement et la réparation des tissus sont régulés par ces phénomènes électriques.

Confirmant cette biologie vibratoire, les travaux du biophysicien Fritz Albert Popp mettent en évidence que les cellules émettent un rayonnement électromagnétique appelé biophoton, et qu'elles communiquent entre elles à l'aide de ce dernier. Le physicien Joël Sternheimer est même parvenu à établir une correspondance entre la synthèse des protéines (enchaînement d'acides aminés) et une suite de notes de musique. Il nomme cette correspondance « protéodie ». En fonction de la complexité de la composition des protéines, qui peuvent regrouper une dizaine, voire des centaines d'acides aminés, il obtient une partition musicale variant d'une dizaine à plusieurs centaines de notes.

Si les Grecs parlaient de la musique des sphères célestes on peut à présent avec ces travaux parler de la musique des sphères internes du Vivant !

Dans les années 20, le biochimiste russe Alexander Oparin et le généticien britannique John Burdon Sanderson Haldane envisagent que les radiations ultraviolettes du Soleil ou des éclairs d'orage, jouent un rôle dans l'émergence de la Vie. Ils émettent l'hypothèse que ces radiations aient pu apporter une énergie suffisante aux molé-

cules de l'atmosphère primitive (celle qui a précédé l'arrivée de la vie bactérienne sur Terre il y a environ 3,5–3,8 milliards d'années), pour qu'elles puissent réagir entre elles et former les briques élémentaires du vivant que sont : les acides aminés, les sucres et les composants de l'ADN (bases d'acide nucléique).

En 1953, le chimiste américain Stanley Miller, alors étudiant à L'Université de Chicago, vérifia ce scénario en simulant dans un ballon l'atmosphère primitive terrestre. Afin de remplacer les orages, il fit éclater une étincelle électrique de 6 000 volts dans un mélange de méthane, d'ammoniac (NH_3), d'hydrogène et d'eau à 80° C. Après 24 heures, il trouva dans le ballon non pas un monstre, mais des acides aminés, qui sont l'une des briques du Vivant.

Ainsi, l'apparition de ces briques requiert l'apport d'une énergie vibratoire sous forme d'un champ électrique.

De nouvelles technologies, issues des travaux de l'aérospatiale russe et américaine, permettent d'ores et déjà d'objectiver cette dimension vibratoire du corps humain, ouvrant ainsi la porte à un nouveau souffle dans le domaine de la santé.

Comme le disait déjà Georges Lakhovsky, à la manière de Boileau, dans son ouvrage « l'Universion » de 1927 :

*La vie a pour auteur la radiation,
Et doit son entretien à la vibration,
Malheur à tout déséquilibre oscillatoire :
Aussitôt à la vie il est attentatoire.*

C'est parce que notre corps possède cette nature vibratoire présente aussi bien dans l'atome, la molécule ou la cellule, que l'on peut envisager comme sérieux ce concept de biosensibilité. En effet, c'est le phénomène de résonance, propre au monde vibratoire, qui permet de dire que notre corps est un résonateur capable de réagir à des ondes extérieures à lui.

J'ai pu voir l'enrichissement du travail d'Hélène Bernet depuis son mémoire jusqu'à la rédaction de cet ouvrage, qui a le grand mérite de faire une étude approfondie, pluridisciplinaire et cohérente d'un certain nombre de résonances rencontrées par le corps humain. Ces résonances révèlent à celui qui sait y être ouvert et at-

tentif, de nombreuses informations dans les domaines concernant le vivant et permettent notamment de discerner les effets bons ou délétères.

C'est pour moi une grande joie de préfacier ce livre qui sera je l'espère reçu avec tout l'intérêt qu'il mérite.

Philippe Bobola
Docteur en physique
Membre de l'Académie des Sciences de New York
Membre de l'Académie Européenne des Arts, des Sciences et des Lettres
Chargé de cours en Ethno médecine au Kremlin Bicêtre (Paris).

Introduction

Cet ouvrage est né d'une somme d'observations recueillies au cours d'une vie, d'exercices énergétiques commencés il y a plus de trente ans, puis de recherches et d'expériences intensifiées depuis une vingtaine d'années concernant l'énergie des lieux, des personnes, des plantes, des aliments et des objets.

Mon cheminement

J'ai été intriguée dès ma jeunesse par les points d'interrogation de la Science. Je supposais que l'inexplicable n'était peut-être que de l'inexpliqué en sursis et que sur Terre, rien n'est miracle ou tout est miracle. Par exemple, une enquête a montré que de « vrais » jumeaux issus d'un même ovule, des homozygotes, séparés à la naissance et vivant aux antipodes sans se connaître, avaient des modes de vie tellement semblables, voire identiques jusque dans les détails, que ni l'environnement ni l'hérédité ne pouvaient expliquer. L'enquête avait prévu ces deux influences, mais omis une rubrique « autres facteurs » — qui pouvait pointer vers la télépathie.

Les racines de ma quête sont multiples : lectures et enquêtes d'une part, découvertes et expériences sur le terrain d'autre part. Elle a abouti à une méthode personnelle riche en applications pratiques.

Dans mes lectures, je fus impressionnée naguère par deux idées fortes en anthropologie : le postulat des universaux culturels et la révélation d'une logique complète chez les « peuples premiers », logique fondée sur des critères immatériels. L'existence d'universaux culturels est soutenue, entre autres, par Melville J. Herskovits dans « *Man and his Work* », ouvrage publié en 1952. Il y a plus de cinquante ans, j'ai lu dans cet ouvrage un passage concernant le fonds commun des différentes cultures. Cette notion d'universalité a durablement in-

fluencé ma vision, également sur le plan professionnel. Voici le bref extrait de ce volumineux ouvrage (Herskovits 1952, 233) :

One of the earliest postulates of anthropological science was that the ends achieved by all human cultures are basically similar. This universality in the general outlines of cultures supported the theory of the « psychic unity of mankind », which held that the resemblances between the institutions of different cultures are to be accounted for by the similar capacities of all men. This theory was at the basis of Herbert Spencer's elaborate scheme for the study of comparative sociology, as without an assumption of cultural equivalence, whether expressed or implicit, no such attempt at drawing comparisons could have been undertaken.

Ce postulat de l'existence d'universaux a inspiré ma quête des invariants dans tous les domaines que j'ai abordés. Tout d'abord en droit comparé (pratique et enseignement), puis en linguistique structurale, ensuite en mathématique et logique et leur convergence vers l'informatique ; et, enfin, la synthèse entre tous ces domaines pour la création d'une banque de données juridique européenne multilingue et multiculturelle (www.eur-lex.europa.eu)¹.

Quelques années après « Man and his Work », l'ethnologue Claude Lévi-Strauss publiait quatre ouvrages dont « La Pensée sauvage », qui m'offrit la deuxième lecture déterminante. Je cite ci-après un long passage (Lévi-Strauss 1962, 20-21) de la « Pensée sauvage » concernant la logique des peuples premiers et l'hypothèse d'une taxinomie « esthétique ». Cet ouvrage m'a insufflé l'envie de comprendre la relation entre deux manières d'explorer le monde.

La chimie moderne ramène la variété des saveurs et des parfums à cinq éléments diversement combinés : carbone, hydrogène, oxygène, soufre et azote. En dressant des tables, de présence et d'absence, en évaluant des dosages et des seuils, elle parvient à rendre compte des différences et des ressemblances entre des qualités qu'elle aurait jadis bannies hors de son domaine parce que « se-

¹ Certains sites ont disparu au moment de la présente édition, mais sont néanmoins cités comme sources. (NDE)

condes ». Mais ces rapprochements et ces distinctions ne surprenent pas le sentiment esthétique, il l'enrichissent et l'éclairent plutôt, en fondant des associations qu'ils (les peuples premiers) soupçonnaient déjà, et dont on comprend mieux pourquoi, et à quelles conditions, un exercice assidu de la seule intuition aurait permis de les découvrir ; ainsi, que la fumée du tabac puisse être, pour une logique de la sensation, l'intersection de deux groupes : l'un comprenant aussi la viande grillée et la croûte brune du pain (qui sont comme elles des composées d'azote) ; l'autre, dont font partie le fromage, la bière et le miel, en raison de la présence de diacétyle. La cerise sauvage, la cannelle, la vanille et le vin de Xérès forment un groupe, non plus seulement sensible mais intelligible, parce qu'ils contiennent tous de l'aldéhyde, tandis que les odeurs germaines du thé du Canada (« winter green »), de la lavande et de la banane, s'expliquent par la présence d'esters. L'intuition seule inciterait à grouper l'oignon, l'ail, le chou, le navet, le radis et la moutarde, bien que la botanique sépare les liliacées des crucifères. Avérant le témoignage de la sensibilité, la chimie démontre que ces familles étrangères se rejoignent sur un autre plan : elles recèlent du soufre. Ces regroupements, un philosophe primitif ou un poète aurait pu les opérer en s'inspirant de considérations étrangères à la chimie ou à toute forme de science : la littérature ethnographique en révèle une quantité, dont la valeur empirique et esthétique n'est pas moindre. Or, ce n'est pas là, seulement, l'effet d'une frénésie associative, promise parfois au succès par le simple jeu des chances. (...) Simpson a montré que l'exigence d'organisation est un besoin commun à l'art et à la science et que, par voie de conséquence, « la taxinomie », qui est la mise en ordre par excellence, possède une éminente valeur esthétique (loc. cit. p. 4).

Dès lors, on s'étonnera moins que le sens esthétique, réduit à ses seules ressources, puisse ouvrir la voie à la taxinomie, et même anticiper certains de ses résultats. (...) Ombre plutôt anticipant son corps, elle (la pensée magique) est, en un sens, complète comme lui, aussi achevée et cohérente, dans son immatérialité, que l'être solide par elle seulement devancé. La pensée

magique n'est pas un début, un commencement, une ébauche, la partie d'un tout non encore réalisé : elle forme un système bien articulé, indépendant, sous ce rapport, de cet autre système que constituera la science, sauf l'analogie formelle qui les rapproche et qui fait du premier une sorte d'expression métaphorique du second.

La « Pensée sauvage » a été publiée en 1962, année de mes débuts dans l'exploration du Morvan et de la nature immatérielle des corps matériels, par analogie aux deux comportements du photon, l'un corpusculaire (la matière), et l'autre ondulatoire (la non matière).

En 1963, je commençai une quête parallèle, l'utilisation de la logique déontique et de l'informatique pour le traitement (immatériel) de textes juridiques multilingues et multiculturels, au-delà des barrières imposées par les ordres linguistiques et juridiques.

Mes premières lectures anthropologiques ont été confortées par des découvertes sur le terrain, d'où j'ai retiré de nombreux constats relatés ci-après.

Citadine, j'ai depuis 1962 exploré le Morvan, massif granitique de la Bourgogne, et découvert une région jusqu'alors préservée, parcourue par 150 km de chemins celtiques, peuplée de personnes ayant vécu « à l'ancienne » dans un environnement rural et rude. Certains morvandiaux atteignaient un très grand âge « bon pied bon œil », sans médecin, sans pharmacien et sans lunettes. J'y ai découvert, entre autres, des sourciers. Intriguée, je les ai interrogés. Ils ne se confient généralement pas aux « gens de la ville », qui prétendent que du Morvan ne viennent « ni bon vent ni bonnes gens ». J'ai eu le privilège d'être écoutée et informée.

J'en fais rapport plus loin. Le dialogue avec les sourciers et avec les gens du peuple m'a donné un éclairage nouveau sur les facultés humaines, notamment sur l'accès direct à la connaissance des nutriments, des remèdes et de leurs composants, des sources et des lieux de ressourcement.

Le présent ouvrage offrira en conclusion une assise énergétique aux termes utilisés par Claude Lévi-Strauss.

Constats

Ma rencontre avec les sourciers

Monsieur Barreau était le sourcier le plus réputé du canton. On ne comptait plus les puits qu'il a aidé à forer dans le massif granitique du Morvan où les nappes phréatiques sont rares et profondes.

L'ancien maire de Savilly en Morvan était aussi un sourcier. Ce menuisier de métier nous a montré sa démarche tandis que ma mère et moi tenions chacune un de ses avant-bras. Nous pouvions constater que ses muscles restaient inertes pendant que la baguette, avec force, changeait de direction, au point de lui faire une marque dans la paume de la main.

« Les gens de la ville, dit-il, prétendent que je fais bouger la baguette ».

L'usage des baguettes était pratique courante, presque banale. Ma voisine de Savilly avait besoin d'un puits pour sa nouvelle maison. Elle cueillit une branchette fourchue de frêne pour guider le puisatier. Celui-ci a foré avec succès au sommet d'une colline de granit. C'était pour cette Morvandelle une action banale et spontanée, aussi simple que normale, accomplie sans formation ni préparation particulière. Quant à son mari, il prend sa tension artérielle sans contact, au pendule, et (petit futé) recoupe l'information auprès du médecin.

D'après les témoignages directs que j'ai recueillis, les contremaîtres des grandes entreprises de travaux publics, Gaz de France-EDF, Sécurité nucléaire, Ponts et Chaussées etc., devaient pouvoir repérer toute canalisation à l'aide de deux baguettes, simples tiges pour soudeur, pliées en équerre et rendues ensuite au soudeur. De plus, c'était un sujet d'examen. Sur le terrain, ils me donnent une petite tape fraternelle en m'appelant « chère collègue » et me font leurs confidences...

– Explication institutionnelle

La biosensibilité n'est pas encouragée dans la société occidentale. L'enseignement universitaire n'incite guère à accepter le prétendu « don » des sourciers. Ainsi, des séances d'« information » furent naguère organisées par une université belge. Au programme : conférences, exposition et émissions médiatisées relatives aux pratiques

mal acceptées par les institutions rationalistes et notamment par le corps universitaire qui orchestrait l'événement.

Question du public au conférencier : « Monsieur, et la radiesthésie ? » La réponse : « La sourcellerie ? Mais c'est facile. La nappe phréatique, vous connaissez ? Elle est partout. Autre question ? » L'explication implicite était donc que tout individu peut trouver de l'eau n'importe où et que par conséquent la « sourcellerie » est une imposture. L'orateur n'est cependant pas parti faire fortune dans le désert !

Toutefois, l'attitude officielle diffère d'un pays à l'autre.

En Autriche, le gouvernement pousse la population à vérifier elle-même la qualité de la nourriture avec une simple mono-baguette constituée d'une tige de soudure plastique terminée par une boule en bois à se procurer dans un rayon de bricolage. Dans certains centres ou expositions de bien-être, en Belgique, en Allemagne ou aux Pays-bas, on peut acheter ces mono-baguettes à vil prix.

Une étude scientifique majeure concernant l'influence du lieu de séjour sur la santé a été organisée par l'Université de Vienne. Les résultats sont publiés en allemand aux Presses universitaires Facultas (Bergsmann 1990).

Dans de nombreux autres pays, la diffusion de cette connaissance n'est pas prévue dans les budgets. L'ouvrage autrichien n'est pas traduit en français et, selon le recteur d'une université rationaliste, ce n'est « que du papier » tant que les tests n'auront pas été reproduits par son institution.

Approche ethnologique

Outre la « sourcellerie » du Morvan, des faits rapportés par les historiens et les ethnologues étonnent les occidentaux modernes, habitués, pour leur demeure et leur santé, à dépendre de scientifiques, techniciens et autres spécialistes disposant de puissants moyens techniques et d'appareillages dévoreurs d'énergie. Ces faits suggèrent la possibilité d'accéder à une connaissance directe et autonome (Bernet 2006). Sans prétendre que l'on se porte mieux dans les « pays en voie de développement », voici quelques cas difficiles à expliquer

par l'acquis scientifique et l'équipement conceptuel occidental. L'enseignement classique basé sur l'Univers de Newton n'en livre aucune explication.

Équilibre alimentaire

Les ethnologues se sont souvent demandé comment des populations dites primitives, qui semblent vivre dans la misère, parviennent à équilibrer leur repas sans conseil de nutritionnistes et trouver des aliments qui peuvent compenser leurs carences alimentaires.

En voici quelques exemples :

Durant l'hiver 1535, Jacques Cartier découvre le fleuve Saint-Laurent après avoir perdu par le scorbut vingt-cinq hommes d'équipage. Les Amérindiens lui enseignent comment éviter cette carence en vitamine C. Grâce à une tisane appelée « annedda », faite d'écorce et de feuillage d'arbres à feuilles persistantes, les scorbutiques sont guéris en moins de huit jours, ce qui permet aux survivants de rentrer en France (www.collectionscanada.ca/explorateurs). Ces Amérindiens n'étant pas de grands navigateurs, cette déficience en vitamine C devait être rarissime parmi eux. Comment ont-ils pu établir un lien entre le scorbut, le besoin d'une certaine vitamine et la présence de cette vitamine dans une boisson amérindienne ?

Dans les Pays andins tels le Pérou et la Bolivie, les feuilles de coca que mâchent les autochtones servent aussi à préparer les infusions offertes aux touristes afin de leur éviter le mal des montagnes appelé « soroche ». Ce mal est provoqué par un changement trop rapide d'altitude. Il peut se traduire par un simple mal de tête ou une gêne respiratoire, et dans le pire des cas, par un oedème pulmonaire aigu souvent mortel. Chaque année, le soroche coûte la vie à de nombreuses personnes, en particulier lors de l'ascension de l'Aconcagua. Encore maintenant, les agences de voyage recommandent aux touristes de mâcher des feuilles de coca ou de consommer une tasse de « maté de coca » à leur arrivée en altitude (www.participez.com/reportage). Nous savons maintenant que la cocaïne des feuilles de coca dilate les alvéoles pulmonaires et provoque une vasoconstriction des capillaires de la cloison nasale, ce qui facilite la respiration et permet une

meilleure oxygénation du sang et des tissus. La coca aide ainsi à combattre le mal des montagnes. Comment le savaient-ils ?

En Europe, on connaissait les fameux remèdes de bonne « fame » (réputation), aliments-remèdes courants dans nos campagnes. Maintenant encore, dans les villages morvandiaux, les personnes âgées savent exactement avec quelles plantes panser leurs plaies ou soigner les chevaux et le bétail. Il serait utile de s'y référer, car la diététique moderne emploie parfois les végétaux à contresens.

Exemples : dans une clinique, j'ai vu donner, paradoxalement, un astringent (du riz) à des constipés et des laxatifs (de la compote de pruneaux accompagnée de café au lait) aux diarrhéiques ; dans un hôpital, j'ai vu servir un générateur de flatulences (de la soupe aux pois) comme premier aliment après une appendicectomie !

Dans un autre registre, il existe en France depuis 1912 un club gastronomique exclusif et réputé, le « Club des Cent » (www.leguidedesconnaisseurs.be). Les cent membres de ce club sont recrutés pour exercer au plus haut point leur sensibilité gustative et devenir ainsi le *nec plus ultra* de la gastronomie française. Le récit inoubliable de leur entraînement m'en a été fait par un membre de ce club. Par exemple, comme les musiciens font des gammes, les gastronomes exercent leurs sens à déceler en direct, dans la forêt de Fontainebleau, les champignons comestibles. Ils commencent par humer, puis goûtent ces champignons avec le bout de la langue, comme les chats, pour finalement sélectionner ceux qu'ils consommeront.

Nous verrons plus loin que cette faculté de détection n'est pas limitée au Club des Cent ou aux chats. Elle donne une information beaucoup plus complète que ne le ferait un ouvrage sur les champignons, car un champignon dit comestible peut ne plus l'être s'il est pollué, vieilli ou rongé par la vermine.

Autres constats

Dans l'Antiquité, les augures étrusques et les constructeurs romains tenaient compte de l'influence du lieu, comme le recommandait Hippocrate (1996), pour implanter un temple ou une ville. À cette fin, ils décodaient l'état du foie des animaux qui avaient séjourné et

s'étaient alimentés sur le lieu, comme en témoigne la cartographie d'un foie, coulé en bronze, que j'ai vue dans la section étrusque du musée de Piacenza en Italie (www.comune.santamarinella.rm.it et <http://nte.unifr.ch/cours-en-ligne>).

Dans le sud de la France, notamment à Toulouse, il arrive que le juge reconnaisse plus volontiers la poignée de main que la signature au bas d'un contrat. Consensus social : « L'écrit peut mentir, la main ne le peut. » C'est l'ancêtre du polygraphe, machine à détecter le mensonge...

J'ai personnellement rencontré une personne dont le doigt sectionné avait été « recollé » par la grand'mère, grâce à un emplâtre de toile d'araignée, dont nous savons désormais qu'elle est porteuse d'un antibiotique naturel. Fleming a isolé et non « découvert » la pénicilline. Lui-même a déclaré qu'il devait cette connaissance à la « sagesse populaire ». Ce savoir est véhiculé de bouche à oreille par des particuliers qui n'ont souci d'écrire.

*Sur quoi cette « sagesse » repose-t-elle ?
Comment savaient-ils ?*

L'une de mes questions, également posée par de nombreux scientifiques, était la suivante :

Comment nos ancêtres proches ou lointains, comment les « peuples premiers », ignorant tout de ce qui est au centre de notre civilisation depuis le milieu de XIX^e siècle, sans appareil, avec la seule énergie de leurs bras, des animaux domestiqués et des éléments, avaient-ils acquis la pré-science de nombreuses découvertes modernes? Comment ont-ils, par exemple, équilibré leur repas en choisissant la bonne terre qui contient les oligo-éléments ou vitamines nécessaires à leur survie ?

Ces faits et questions m'ont conduite à cultiver ce champ d'investigation par des lectures (dont je ne peux citer les plus anciennes), un entraînement à l'énergétique, une formation en géobiologie, ainsi qu'à m'informer sur les données scientifiques et sociologiques concernant ce que l'on qualifie souvent d'« irrationnel », mais qui m'apparaissait très réel et non contraire à la raison. L'aboutissement est une méthode transmissible, qui permet de nombreuses applications pratiques.

Ce fut l'occasion de découvrir des clivages sociaux et les chemins de la transmission.

Société et énergétique

La biosensibilité était courante dans le monde rural. Le « paysan » traditionnel utilise spontanément son biosens. Il peut prédire le temps mieux que le service de météorologie. Il peut devenir sourcier (voire éclaireur de l'armée), rebouteux (faisant d'abord son apprentissage sur les articulations bovines), guérisseur (connaissant les plantes, huiles, lotions et fumigations).

Cette biosensibilité rurale s'est perpétuée jusqu'au milieu du siècle dernier, mais les « ruraux » traditionnels sont chez nous en voie de disparition.

Après guerre, la mécanisation agricole, accompagnée d'« intrants » chimiques remplaçant le fumier, a provoqué un exode rural. Cette urbanisation a accéléré la perte de biosensibilité. L'éducation des citadins et leur mode de vie les conduisent à ignorer, puis, faute de reconnaissance et d'exercice, à atrophier ce sens inné.

Prenons exemple en France.

Jusqu'en 1945, près de la moitié de la population française vivait à la campagne et se nourrissait essentiellement des produits du lieu et de saison — ou conservés sur place de manière naturelle. Les matières « artificielles » utilisées pour les récipients et emballages étaient à base de produits naturels (cellophane et rayonne à base de cellulose, bakélite à base de résine, galalithe ou « pierre de lait » à base de caséine), mais les matières synthétiques à base de pétrole n'étaient pas un usage.

Même en ville, on se déplaçait plus avec la tête au vent — à pied, sur deux roues ou en tram aéré — qu'en voiture. Les routes étaient moins goudronnées et le béton, moins armé et moins contraint. Les pierres étaient posées en respectant leur orientation et leur voisinage d'origine, notées dès la carrière : il est ainsi possible, de nos jours, de savoir si une église a été en partie reconstruite. Pour les briques, on vérifiait au toucher le « bas » et le « haut » par rapport à leur position dans le four. Les émissions par radiocommunication se limitaient à

la TSF et à de rares téléphones analogiques en bakélite, la télévision était inconnue. L'éclairage électrique provenait d'ampoules à incandescence. Pour la conservation domestique par le froid, il y avait des glaciers à blocs de glace, sans électricité.

Devenue « sourcière », capable d'évaluer également la qualité biologique de l'eau intra- ou extracellulaire personnelle, j'ai pu constater l'influence de tous ces facteurs pour la préservation d'un bon « terrain », favorable à un bon « ressenti ».

Un autre pôle de la société, la classe dirigeante, comprenait bon nombre de membres « initiés ». J'appelle « dirigeants » les personnes influentes, y compris les gens d'église, de robe et d'épée. Ils ont depuis toujours conservé leur biosensibilité ou utilisé celle des autres. La qualité énergétique des cathédrales, églises, châteaux, manoirs, maisons patriciennes, gendarmeries et édifices publics subsiste pour en témoigner.

Par exemple, les châteaux royaux étaient « énergétiquement corrects » en fonction de l'affectation : le lieu de pouvoir d'une part, et la résidence pour assurer la descendance d'autre part, étaient construits dans des lieux différents selon des principes différents. L'éclaireur d'une armée en marche était nécessairement sourcier. Les industries gourmandes en eau font encore appel aux « sourciers » pour s'implanter. La biosensibilité a guidé les recherches de pétrole ou d'eau minérale, soit pour découvrir et exploiter des gisements, soit pour détecter les réserves de l'ennemi (c'est ainsi que, selon les livres d'histoire « détaillés », Rommel a perdu la bataille d'Afrique).

Chemins de la transmission

Le savoir et la compétence en matière de biosensibilité se sont transmis par différentes voies et transformés chemin faisant.

Ainsi, en France et en Suisse, dès que l'on a pratiqué l'élevage intensif, les vétérinaires ont constaté l'influence du lieu de stabulation (délimité par une stalle) sur la santé des animaux. Ils en recevaient l'explication par des éleveurs chevronnés. Un « transfert de technologie » s'est ainsi opéré des champs à la ville.

Dans d'autres pays, le ressenti était cultivé sous le nom de « géomancie ».

Une autre voie de passage s'est faite par les constatations de personnes affaiblies nerveusement par un contexte électrique excessif et mal géré (par les pouvoirs publics ou par eux-mêmes) au point de développer une hypersensibilité. Ces personnes ont été en relation avec des biologistes et des physiciens au niveau international.

Enfin, au fur et à mesure que le clergé catholique était coupé de sa tradition énergétique (préservée dans le rite orthodoxe), certains « secrets » étaient confiés à des amis et membres de la famille, qui les ont transmis.

En parallèle, le logement urbain dans des tours de béton a joué le même rôle pour les humains que la stabulation pour les animaux de ferme : il a révélé la prévalence de certaines maladies sur une ligne verticale du premier au dernier étage, lorsque l'exiguïté de la chambre ne permettait pas de varier l'emplacement du lit.

C'est ainsi que le nombre de personnes qui restaurent et extériorisent leur biosensibilité augmente constamment.

Un exemple de formation

J'expose, comme exemple de formation, la voie que j'ai suivie afin de parvenir à comprendre les phénomènes relatés pour devenir praticienne puis enseignante. Les lectures seront indiquées au fur et à mesure du développement.

Depuis 1973, je pratique l'énergétique par l'Aïkido, art martial interne qui vise le « maintien de l'harmonie » par la neutralisation de l'attaque. À partir de 1984, diverses formations m'ont permis d'assimiler des données théoriques sur les phénomènes sensitifs et d'acquiescer des méthodes de détection directe. Elles élargirent ma « vision du monde », doublée d'une « sensation du monde ». J'ai étudié la géobiologie dans plusieurs pays, notamment auprès du physicien allemand Reinhart Schneider (1965, 90), ingénieur-conseil qui étalonnait le ressenti de ses étudiants à l'aide d'un émetteur-récepteur de l'armée, et auprès d'autres formateurs aussi épris de clarté (notamment Legrais et Altenbach, 1984).

Puis vint la *pratique du ressenti*. Mon premier succès attesté fut de déceler dans mon jardin morvandiau un mur supposé romain. Cette trouvaille fut confirmée par un archéologue amateur, qui a creusé jusqu'à mettre à jour une construction répondant aux caractéristiques d'un temple gallo-romain.

Ayant acquis l'autonomie par le ressenti direct, j'ai multiplié les études empiriques de ces mêmes phénomènes, comme un jeune enfant apprend à marcher et agir dans un monde nouveau. Ayant affiné les méthodes et systématisé les résultats, je me suis investie dans l'étude de cette dimension énergétique et ondulatoire du monde. Cette dimension m'apparaît désormais comme une réalité doublant et pénétrant celle que nous percevons d'ordinaire. Elle complète la connaissance du monde tangible et offre une explication de certains phénomènes d'apparence miraculeuse qui intriguent les scientifiques. Par exemple, j'ai exploré les qualités des eaux de cure réputées ou l'équivalence vibratoire d'un certain nombre de thérapies. (Cf. *Trois gouttes d'eau*, H. Bernet, arbredor.com, à paraître été 2010).

Des invariants ont émergé.

Ces expériences m'ont permis d'élaborer une méthode pour décoder les rayonnements émis par les êtres vivants et par la matière inerte. Ces rayonnements, par leurs fréquences et autres signaux, constituent un « esperanto » de la Nature.

Mon acquis en « représentation des connaissances », que j'ai enseignée pour l'architecture des systèmes informatisés, m'a poussée tout naturellement à modéliser les résultats d'une analyse biosensible pour franchir la barrière du « pur subjectif » et obtenir des résultats « intersubjectifs ».

La méthode de décodage permet de déterminer un « profil (vibratoire) » selon les paramètres suivants, expliqués à partir du prochain chapitre : Biochamp, Bio-index, Biogramme et Signatures. Chacun de ces paramètres peut, selon les cas, être utilisé seul ou conjointement avec les autres paramètres.

J'ai appliqué cette méthode à différentes fins :

- étude et harmonisation des lieux : éco-géobiologie et Feng Shui ;
- ré-équilibre énergétique des personnes affectées par le lieu ;

— étude de l'énergie dite « sacrée », sous toutes ses formes et indépendamment des religions.

Cette compétence peut être transmise et acquise — à des degrés divers et plus ou moins rapidement — par quiconque est suffisamment motivé pour suivre un chemin de vie. De nombreuses personnes désirent améliorer leur « ressenti » pour assurer l'autonomie des choix alimentaires, harmoniser leur nutrition, leur lieu de vie, et maintenir ainsi leur tonus au long cours. Leur demande m'a conduite à transmettre la pratique de la biosensibilité. Cette expérience est distillée dans le présent ouvrage.

Sommaire général

Cet ouvrage comporte huit chapitres illustrés par mon parcours et mon expérience en bio-énergétique et étayés par des données scientifiques.

Le chapitre I, « La biosensibilité » résume une recherche, à la fois empirique et livresque, sur la biosensibilité du vivant : humain, animal, végétal, et sur les chemins de la perception ayant fait l'objet d'études scientifiques.

Le chapitre II, « Du sens réflexe à la biosensibilité » décrit une succession d'étapes permettant de retrouver et affiner un sens réflexe élémentaire puis, sur cette base, de développer la biosensibilité personnelle pour aboutir à la perception subtile de nombreux phénomènes de la Nature.

Le chapitre III, « L'énergétique, une méthode » s'appuie sur des métaphores (le langage et la musique) pour illustrer la voie vers une biosensibilité élargie, avant d'introduire les notions de biochamp et de biogramme puis de préciser l'intérêt global de la méthode. Je présente divers amplificateurs de sensibilité. On peut, par exemple, utiliser à main nue une antenne de télévision pour capter la structure du rayonnement terrestre et cosmo-tellurique.

Le chapitre IV, sous le titre « Un système global de détection », récapitule, complète et précise les développements méthodologiques du chapitre III. Sa lecture n'est pas un pré-requis pour aborder le chapitre suivant.

Le chapitre V, « Applications pratiques » concerne l'« ethno-naturopathie » au sens large, c'est-à-dire les applications de l'énergétique sur le terrain, en Occident et ailleurs, et présente des cas en ordre de complexité croissante. Il commence ainsi par les aliments, les végétaux et l'environnement dans les pays peu industrialisés et propose des pistes de recherche. Il est suivi d'une collection ouverte de biogrammes exemplatifs hors-texte se rapportant à des lieux, des objets

et des personnes et à leur relation énergétique. Ce chapitre se termine sur des éléments d'énergo-dynamique, notions-clefs pour l'étude du sacré.

Le chapitre VI concerne l'« Énergétique du sacré » dans différents contextes culturels ou religieux : complétude, santé et sacralité. Il montre des invariants dans le temps et l'espace, puis l'effet énergétique des facteurs d'ambiance et des pratiques religieuses. Il fait retour sur la notion de taxinomie « sauvage » dont fait état Claude Lévi-Strauss et montre que ses équivalences et invariants, fondés sur l'énergétique et la pensée analogique, concernent aussi les Occidentaux.

Le chapitre VII prolonge la « Recherche de récepteurs » et passe en revue la fonction des organes, des cellules, des corpuscules et des éléments pour mener à la notion de « champs. »

Dans le chapitre VIII, intitulé « Du Microcosme, Macrocosme », les constats sont confrontés aux différentes notions de champs universels, proposées par les scientifiques. Il débouche sur une vision unitaire de l'Univers.

(Les chapitres VII et VIII complètent le mémoire universitaire présenté à la Faculté de Médecine Kremlin-Bicêtre, Paris XI, en 2006.)

I. La biosensibilité

J'ai relaté en introduction un certain nombre de cas de sensibilité humaine qui pourraient sembler étranges aux citoyens du XXI^e siècle. Mais en réalité, nous sommes tous confrontés chaque jour à des phénomènes que la pure matérialité ne peut expliquer. D'autre part, certaines expériences scientifiques récentes confortent des récits authentiques qui vont bien au-delà de mes constats. Cette évolution laisse augurer une meilleure compréhension des facultés humaines.

Ce chapitre propose un cheminement pour explorer divers aspects de la sensibilité, qui vont de la sensibilité humaine à celle des règnes que nous qualifions d'inférieurs.

1. Biosensibilité humaine

Nous avons tous eu, à un moment ou l'autre, une expérience de ressenti au quotidien :

- « Je me sens bien ou mal ici, ce lieu m'apaise ou me fatigue » ;
- « Je respire mieux dans cette pièce » ;
- « J'ai froid aux jambes dans cet angle malgré la chaleur » ;
- « Cet éclairage me pique le cerveau » ;
- « On me regarde dans le dos
(Récemment, on a vérifié en laboratoire « le poids du regard »).

Ces perceptions sont-elles explicables par les fonctions sensorielles ?

a) *Les cinq sens et leurs mystères*

Différentes fréquences sont reçues par les organes des sens : la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût, récepteurs physiques bien connus. Les plages de fréquences ainsi reçues représentent une infime partie des fréquences émises dans l'Univers. Les cinq sens reposent sur une spécialisation organique de cellules : chacun d'eux perçoit

bien par une micro-fenêtre au détriment des fréquences extérieures à ce cadre limité. Cette limitation conduit souvent à négliger les signaux « hors cadre ». Les organes des sens, aussi limités soient-ils, peuvent toutefois recevoir des stimuli qui ne leur sont pas destinés, et ils peuvent les recevoir même sans contact, à distance.

Voici quelques exemples.

– *La peau et la « dermo-optique »*

Les fonctions de la peau sont plus riches que nous ne le pensons.

Le docteur Guy Londechamp vérifie les remèdes par contact dermique. Il repère le remède homéopathique efficace par simple contact externe. Le test, reproductible, se fait par palpation d'une certaine zone de la peau située sur l'abdomen (Londechamp 1993). Hypothèse du médecin : les organes tactiles de la peau seraient les récepteurs de ce sens particulier.

J'ai moi-même rencontré le cas suivant :

Un nourrisson a refusé le sein gauche de sa mère quand l'ambiance énergétique de ce sein s'était gâtée alors que rien d'autre encore ne révélait le problème. Il a repris le sein dix jours plus tard quand le « terrain » a été rétabli par un rééquilibrage énergétique. Comment ?

Dans ce cas particulier, il s'agissait de trois sources nocives : une tisane d'aneth, en affinité avec la lactation mais mal préparée ; des protections de mamelon imprégnées chimiquement ; et un soutien-gorge à armature porté nuit et jour, conservant et renforçant l'énergie négative. Les sources nocives ont été éliminées et la mère a réformé son alimentation. C'est un exemple parmi d'autres de détection ultra-précoce, évitant un problème de santé.

Les exemples ci-après montrent que les récepteurs tactiles de la peau — si c'est bien eux qui entrent en jeu — peuvent fonctionner aussi à distance, sans contact.

Le frisson ou la « chair de poule » d'une personne se communique à une autre personne présente dans la même pièce ou est reçu simultanément d'une source extérieure à la pièce. C'est pour moi une expérience fréquente, tout comme celle de détecter à distance la qualité d'un aliment en le « regardant » par la paume de la main.

Prenons le vin comme exemple. J'ai l'habitude de détecter à distance la qualité d'un vin, bouteille fermée. Les convives confirment